

Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 14 (1955)

Artikel: Contribution à l'histoire linguistique ancienne de la région balkano-danubienne et à la constitution de la langue roumaine : les éléments pré-Indo-Européens
Autor: Lahovary, N.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

**Contribution à l'histoire linguistique ancienne
de la région balkano-danubienne et à la constitution
de la langue roumaine**

Les éléments pré-Indo-Européens

Depuis environ un tiers de siècle, les études sur les langues parlées dans le sud de l'Europe avant l'expansion du latin et du grec, ont apporté à notre connaissance du substrat linguistique de cette partie de notre continent, de nombreuses et précieuses précisions. Nous savons maintenant que la toponymie classique s'explique, en grande partie, par ces langues disparues, dont le seul témoin européen est resté le Basque, et que leur lexique et leur structure grammaticale les apparentaient à des degrés divers, à l'Etrusque, aux langues paléo-caucasiennes, aux langues hamitiques anciennes d'Afrique et de Mésopotamie, ainsi qu'au Sémitique, et même, au lointain Dravidien.

Après les travaux des brillants linguistes, italiens pour la plus grande part, qui ont jeté, ces dernières trente années, tant de lumière nouvelle sur ce problème, nous n'ignorons plus que le latin et le grec ont emprunté une fraction bien plus considérable qu'on ne le pensait jadis, aux langues qui les avaient précédés en Italie et dans la péninsule balkanique; fait naturel, du reste, puisque les envahisseurs latins et grecs y avaient trouvé une civilisation, dans l'ensemble plus riche et plus avancée, que la leur.

Malgré les résistances acharnées des linguistes indo-germanisants les plus tenaces à défendre leurs anciennes positions, on a réduit ainsi à une portion plus congrue le rôle de l'Indo-Européen, dans la constitution, tout au moins du lexique gréco-latin, et on a pu découvrir des traces de plus en plus nombreuses de ces langues, que l'on avait considérées, jadis encore, comme englou-

ties sans rémission, corps et biens, sous les flots des âges, dans les parlars actuels du Sud de notre continent, de l'Atlantique à la Mer Noire.

C'est à la recherche de ces éléments dans la langue roumaine et l'albanais qu'est consacrée cette étude. Jusqu'ici, les philologues qui s'étaient occupés de ces langues, s'étaient généralement bornés à y rechercher les parts respectives des origines latines, slaves, orientales, grecques et hongroises ou germaniques. Les vocables qui ne rentraient pas dans ces catégories, même après des sollicitations parfois arbitraires, étaient classés sous la rubrique vide-poches, «d'origine obscure», ou, sous celle, inexacte, comme nous le verrons «d'origine probablement thrace», à moins que l'on n'invoquât l'Illyrien.

Nous allons tenter de montrer ici, que cette «obscurité» était surtout due à ce que l'on limitait les recherches, en dehors de quelques incursions vers le turc, le hongrois ou parfois le coumane, aux seules langues «indo-européennes» pour employer un terme peu approprié, mais consacré par l'usage.

Parmi les linguistes roumains, le Prof. S. Pop, aura été l'un des tout premiers à étendre le champ de ces investigations, comme dans le cas de «măgură» (cf. *Rev. Int. d'Et. Onomast.* 1952, N° 1).

Les recherches diverses que nous avons entreprises, en portant nos observations sur les langues «méditerranéennes», actuelles ou éteintes, nous ont permis, ainsi qu'on le verra plus loin, d'aboutir à des résultats nouveaux; pour nous, la part du Thrace et de l'Illyrien dans la formation du vocabulaire roumain est presque *nulle*; ces langues ont pu tout au plus *transmettre* des termes non-indo-européens, qui leur ont été ultérieurement attribués à tort. En revanche, le lecteur pourra constater que ces éléments «d'origine obscure» proviennent, dans leur généralité, des anciennes langues pré-helléniques de la région balkano-carpathique; qu'ils sont importants et beaucoup plus nombreux qu'on ne le disait jusqu'ici, et ce qui est plus significatif encore, que plusieurs des particularités grammaticales et structurales très curieuses, qui donnent une place à part au roumain, parmi les autres langues romanes, sont dues à ces anciennes langues, et trouvent leurs parallèles dans les anciennes langues ibériques et caucasiennes,

sinon même dravidiennes, qui font partie de la même famille linguistique, voir nos études dans le *Bull. de l'Académie des Lettres, de l'Univ. de Barcelone*, T. XXI, 1948/49, et, dans la *Rev. Int. d'Etudes Onomastiques*, N^{os} 2, 3, 4, 1951)¹. Nous reviendrons sur ces faits dans nos conclusions, où nous indiquerons ce qu'il convient d'en dégager quant à l'histoire de la langue et du peuple roumains, et à ses éléments constitutifs. Nous essayerons, avant de rechercher les éléments pré-Indo-Européens du lexique, de déterminer les influences du substrat sur la morphologie. *Nous nous empressons d'ailleurs de dire que nos exemples n'ont rien d'exhaustif et que notre étude doit être envisagée simplement comme un travail préliminaire, et encore sommaire.* Un certain nombre des éléments pré-indo-européens du roumain et de l'albanais, que nous allons mentionner, ont pu, d'ailleurs, pénétrer dans ces langues, par l'intermédiaire du latin, qui en comprend, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une proportion beaucoup plus grande qu'on ne le soupçonnait, il y a peu d'années encore. Si nous les avons néanmoins cités dans nos listes, c'est qu'il est souvent difficile de décider si le terme emprunté par le latin à une langue pré-indo-européenne, n'est pas venu se superposer – ce qui est, *a priori*, possible – à un terme pré-indo-européen antérieur et analogue, de la péninsule balkanique, condition qui aura pu contribuer précisément, du reste, à la survie, en roumain et en albanais, du terme pré-indo-européen transmis par le latin. Les ancêtres des Roumains étant, pour une part, tout aussi autochtones que les ancêtres des Albanais, dans la région balkano-danubienne, il n'y a pas de raison, ainsi que cela a été fait trop souvent, d'attribuer à l'albanais, les mots pré-latins du roumain, qui aura pu en hériter, *parallèlement à l'albanais*, des mêmes parlers pré-indo-européens de la région danubo-balkanique.

Certes, tous les termes albanais ou roumains cités ici, dont l'origine n'avait pu être établie jusqu'à présent, et qui dérivent primitivement de langues pré-indo-européennes, ne font pas, peut-être, partie du fonds pré-latin de l'albanais ou du roumain. Quelques-uns ont pu y pénétrer par l'intermédiaire du coumane

¹ Cf. aussi notre essai plus récent dans *Archivio per l'Alto Adige*. Firenze, vol. XLVIII, 1954, 191 p.

ou du turc. Ces langues avaient elles-mêmes, en effet, puisé largement dans le lexique sémitique et arabo-persan auquel le vocabulaire des langues pré-indo-européennes du sud de l'Europe était apparenté. D'autres de ces termes ont pu être introduits en albanais et en roumain, même par l'entremise du grec, ainsi qu'on l'a dit, qui avait, lui aussi, fait des emprunts beaucoup plus importants qu'on ne l'avait pensé jadis, à ces anciennes langues méditerranéennes. Il est difficile ainsi, de déterminer exactement la part de l'élément balkanique autochtone pré-romain dans le trésor lexical de l'albanais ou du roumain, mais on peut néanmoins admettre que là où nous trouvons des correspondances en basque, en dravidien ou en caucasien et sémitique, sans que nous en rencontrions en latin ou en grec, il s'agit sans aucun doute, d'éléments balkaniques pré-latins, dont quelques-uns ont été, peut-être, mais ce ne serait qu'une petite minorité, empruntés anciennement par le roumain à l'albanais. Dans la grande majorité des cas de ce genre, nous estimons, en effet, qu'il y a, en roumain et en albanais, un héritage *direct*, provenant de la même source. Si, parfois, l'albanais aura servi d'intermédiaire, cela s'expliquerait du fait, que celui-ci, plus isolé, dans une région à l'écart des grands courants de civilisation, a pu conserver une proportion plus grande que le roumain, du lexique des langues préhelléniques de la péninsule des Balkans.

A cet égard, le roumain de Macédoine, placé, par rapport au roumain carpatho-danubien, dans des conditions qui rappellent davantage celles de l'albanais, présente également des traces plus nombreuses et plus significatives que le roumain du Danube, de ces anciens parlers. Dans ce dialecte, comme en roumain du nord, mais d'une manière encore plus marquée, ces traces ne se révèlent pas seulement dans le vocabulaire, mais – et c'est le plus important – elles se manifestent aussi dans le domaine phonétique, le système verbal, la grammaire et la structure même de la phrase, et par là, de la langue.

Une grande partie des particularités notables, qui différencient le roumain des autres langues néo-latines, et dont on n'avait su jusqu'ici expliquer les origines d'une manière satisfaisante, se comprennent facilement une fois que nous utilisons cette clef.

Ainsi, dans le domaine phonétique, quatre phénomènes phonétiques importants entre autres, singularisent d'une manière tranchée, le roumain ou ses dialectes, des autres langues romanes;

1° ce sera, en roum.-balk., la répugnance à l'emploi de *f*, *p*, *r*, *l*, à l'initiale; ce phénomène entraînant, par voie de conséquence, ou l'emploi d'une voyelle préfixée, le plus généralement *a*, parfois *e* ou *i*, dans des cas plus rares, ou

2° le remplacement de *f* et de *p*, par une aspirée forte.

Ces deux phénomènes sont essentiellement étrangers au français et à l'italien littéraire; on retrouve partiellement le second, en espagnol, pour des raisons que nous verrons plus loin.

3° Le roumain et ses dialectes, comme l'albanais, présentent, à des degrés divers, une tendance à confondre *l* et *r*, en position intervocalique, ainsi qu'au rhotacisme. Une confusion similaire s'observe entre *v* et *b*; *v* pouvant, d'ailleurs, en roum. balk., de même que *b*, être remplacées à l'initiale par une aspirée. Ces phénomènes, de nouveau étrangers au français et à l'italien, se remarquent partiellement, par contre, dans les langues ibériques.

4° Le roumain, comme l'albanais, assourdit les voyelles non toniques et tend à les ramener à une valeur analogue à celle du *e* muet français, ou, parfois, à des semi-gutturales. Cette tendance générale à l'assourdissement des voyelles de ce genre, a pour contre-partie, comme en espagnol, encore une fois, une accentuation insistante des voyelles toniques, *o* et *é*, accentuation dont l'aboutissement est la fréquence des diphtongaisons; ex.; roum. *moarte*; esp., *muerte*; roum. *soartă*; esp. *suerte*; r. *poartă*, esp. *puerta*; tseară, țară, esp. *tierra*.

On peut mentionner en outre, en roumain, une tendance très nette à l'harmonie vocalique, la voyelle de la seconde, ou dernière syllabe, assimilant la première; ex. *fată*, sg. f. fille, mais pl. *fete*; *pară*, poire, mais pl. *pere*; *limbă*, sg. f., langue, mais pl. *limbi*, etc. D'autres particularités phonétiques caractérisent le roumain et l'albanais, mais quelque nombreuses qu'elles soient, elles sont moins significatives et singulières que celles que nous venons de citer, et qui suffisent à différencier le roumain parmi les autres langues néolatines (à l'exception partielle des langues ibériques).

Mais, il ne suffit pas d'observer cette différence; ce qui est intéressant – et, qui n'a pas été fait jusqu'ici – c'est d'en trouver l'explication. Or, celle-ci nous est donnée, une fois que nous aurons constaté que le basque et le dravidien manifestent

1° *la même répugnance à utiliser, à l'initiale, les mêmes consonnes;*

2° que le basque emploie, comme le roumain balkanique, devant ces consonnes, une voyelle préfixée, dite prothétique¹;

3° que le *p* initial répugnait également à l'ancien chamito-sémitique². Les nombreuses aspirées à l'initiale, dans l'ancien basque commun, et aujourd'hui, seulement dans le basque de France, ont répondu à l'usage roumain dialectal. Si l'espagnol ressemble, à cet égard, au roumain balkanique ou au roumain dialectal des Carpathes, c'est qu'il a été lui-même fortement influencé par le substrat chamitique ou ibérique. On a ainsi, de *filium*, en esp. *hijo*, et *hiu* en roum. dialect. du Sud et dans celui de l'Est-Carpathique; esp., de *fabulari*, *hablar*; de *ferrum*, *hierro*; en roum. dialectal *hier*; de *petra-m*, en roum. dial., *hiatra*; de *pectinem*, *hiepten*, etc.

Il est vrai que cette aspirée initiale est moins générale aujourd'hui en espagnol, de même que l'aspirée initiale a disparu progressivement du basque d'Espagne depuis le XVI^e siècle, tandis qu'elle est encore conservée, on l'a vu, dans les dialectes basques de France, mais, cependant, l'aspirée initiale espagnole est encore répandue, surtout dans le sud. On peut observer, du reste, que dans le roumain du nord du Danube, l'aspiration dialectale que nous avons signalée tend également à disparaître et que, dès maintenant, ce n'est plus guère que dans le parler des femmes, qu'elle s'est maintenue. Dans ces divers cas, il semblerait donc que l'influence du substrat fût en voie de régression et de disparition progressive. Il n'en va pas de même cependant jusqu'ici dans le roumain balkanique, encore fortement attaché à ses aspirées, ni en toscan, où, malgré que l'on ait parfois soutenu d'autres hypothèses, c'est bien, croyons-nous, sous l'influence – retardée peut-être, par les habitudes graphiques du latin – du

¹ La répugnance du basque à l'emploi de *l* initiale a disparu au cours des temps.

² Ou du moins, à une partie des langues de cette famille.

substrat étrusque, dont les tendances phonétiques étaient semblables à bien des égards à celles des langues ibériques anciennes, ou des parlers préhelléniques des Balkans, que l'on constate également cette tendance à l'aspiration, sous une forme très généralisée; *hasa* pour *casa*, etc. On sait, d'autre part, que le sémitique est caractérisé par le nombre et la fréquence de ses aspirées, ce qui explique en partie le phénomène espagnol.

En albanais, les occlusives *p*, *t*, *k*, se sonorisent après les consonnes nasales, et se transforment en *b*, *d*, *g*, ainsi qu'en basque, dans les dialectes de l'Italie du Sud, et souvent, dans les langues dravidiennes; ceci répond à un phénomène général, dans toute cette famille linguistique, où la différenciation de l'occlusive, en sourde ou sonore, dépend essentiellement de sa position dans le mot, sa valeur phonétique étant ainsi non absolue, mais relative à sa position.

Le balancement entre *l* et un certain *r*, ou leur confusion; de même que le balancement ou la confusion de *b* et de *v*, se retrouvent de nouveau en basque – en espagnol, à cause de l'influence du substrat – et dans les langues dravidiennes ou caucasiennes, à des degrés divers (dans certaines, la confusion s'exerçant en faveur de *r* – et ce sera ce que l'on appelle le rhotacisme, et dans d'autres, comme en drav., plutôt, en faveur de *l*). En ce qui concerne plus spécialement le *r*, qui a diverses valeurs très caractéristiques en basque, on retrouve ces valeurs, à peu de chose près, dans le roumain méridional, et surtout dans le dialecte farsherote de Macédoine, dont le *r* final répond presque exactement au *r* doublement appuyé, du basque.

Pour ce qui est du 4^e phénomène mentionné plus haut, soit de la tendance à l'assourdissement, ou à la gutturalisation des voyelles non-toniques, celui-ci se présente également en basque – en général, dans la Péninsule ibérique (pour les mêmes raisons de substrat), en caucasien et c'est, ainsi qu'on le sait, une des tendances caractéristiques du chamito-sémitique – en particulier quant à la gutturalisation (les modalités peuvent varier, mais la tendance générale est la même).

Par contre, aucun des phénomènes précités ne s'observe en français (du moins de cette manière), pas plus qu'en italien litté-

raire. Ils sont également étrangers aux langues du nord de l'Europe, sous ces formes.

Quant à la tendance à l'harmonie vocalique, étrangère de nouveau dans l'ensemble, aux langues ind.-europ., elle se présente, encore une fois, dans la même famille linguistique, dont fait partie le basque, et s'observe, dans les langues dravidiennes, aussi bien qu'en sumérien, et dans les anciennes langues de la Mésopotamie. Pour ce qui a trait au roumain, il n'est pas exclu, du reste, que l'influence, au moyen âge, du coumane et du hongrois, qui connaissent également l'harmonie vocalique, ait renforcé cette tendance, qu'il avait déjà héritée, sans doute, des langues autochtones des Balkans. L'absence, malheureusement, de textes antérieurs au XV^e siècle, nous empêche cependant de nous prononcer avec plus de certitude sur ce point.

Ainsi, toutes les particularités phonétiques principales, qui distinguent (avec l'albanais), le roumain des autres langues romanes, sont absentes des autres langues ind.-europ. du nord de l'Europe, mais, se retrouvent, soit dans le basque, dernier témoin vivant des langues prélatines et préhelléniques du sud du continent, soit dans le chamito-sémitique (dans une mesure plus ou moins grande), le dravidien et d'autres langues de la même famille. Leur origine « méditerranéenne » et prélatine nous paraît donc claire, d'autant plus que les singularités grammaticales, qui séparent le roumain des autres langues néo-latines, à l'exception encore une fois, en quelque mesure, et pour les mêmes raisons, de l'espagnol, du béarnais et des dialectes de l'Italie du sud, se retrouvent également dans les langues caucasiennes, le basque ou le dravidien.

Les singularités plus importantes du roumain se montrent, à cet égard, entre autres,

- 1° dans sa conception du système verbal;
- 2° dans la disparition de l'infinitif;
- 3° dans le mode d'utilisation des pronoms verbaux;
- 4° dans la postposition de l'article;
- 5° dans l'intercalation d'un démonstratif entre le substantif et l'adjectif;
- 6° dans la possibilité de suivre un ordre de la phrase, très étran-

ger à l'ordre habituel des autres langues néo-latines, ou, en général, indo-européennes.

Quant au premier point, tandis que, dans les autres langues romanes, comme du reste dans l'ensemble des langues dites indo-européennes, le verbe est essentiellement l'expression *d'une action effective par un sujet agissant*, la conception du verbe en dravidien, en caucasien, en basque etc. est, originairement, *surtout passive*. Elle s'applique à *un état* (continu, accompli, réel ou conditionnel et non réel, c'est-à-dire futur), bien plutôt *qu'à une action*. Le verbe est ainsi peu dégagé du substantif, si bien que dans certaines langues de ce groupe, *le même mot pouvait, indifféremment, être employé comme substantif ou comme verbe*.

Ainsi, par exemple, le basque ne dit pas: je vois, mais *ikustendot* «vision j'ai», non je bois, mais «boisson j'ai», et ainsi de suite. C'est une conjugaison substantivale, plutôt que verbale. Dans les langues caucasiennes, le phénomène est d'autant plus clair, qu'aujourd'hui encore, on y distingue nettement les *actions volontaires*, exprimées par des formes verbales, qui seraient les seules à répondre de plus près à la conception verbale des langues indo-européennes, et les *actions involontaires*, où le verbe, essentiellement passif et substantival, n'exprimera qu'un *état*. Ainsi, le Caucasien dira non: j'aime, je déteste, je souffre, je ris, je crains, je brûle, j'ai soif, etc. mais «*amour j'ai*», «*haine j'ai*», ou «est à moi», «la *souffrance* est à moi», «le *rire j'ai*», «la *peur* est à moi», etc.

Or, le roumain présente de nombreuses traces de cette tendance; le verbe de type passif ou réfléchi y remplace très souvent le verbe actif des autres langues romanes, et ce qu'il y a peut-être de plus significatif, c'est que la classification se fait implicitement, selon exactement les mêmes critères que dans les langues caucasiennes. On dira donc aussi en roumain (mais d'une manière moins généralisée qu'en caucasien ou en basque, où le phénomène a naturellement conservé beaucoup plus de rigueur): au lieu de 'je crains', *mi-e frică*, littéralement «à moi est la peur»; non 'j'ai faim ou soif', mais *mi-e foame*, *mi-e sete*; non 'je m'ennuie', mais *mi-e urât*, «à moi est l'ennui», et les formes de ce genre sont fort nombreuses. Là où l'action s'exerce volontairement, et non plus seulement sur le sujet *umblu*, '(je) marche', *merg* '(je) vais', *bat* '(je) bats',

on retrouve par contre, – la distinction étant la même que dans les langues caucasiennes –, un autre type verbal.

L'infinitif originaire a disparu en roumain, comme chez les autres membres du groupe: italien du sud, albanais, néo-grec. Il y a eu d'une part remplacement par des formes participales et gérondives, et d'autre part, une «substantivation» de la forme infinitive ancienne.

Ainsi, tandis que le français ou l'italien, fidèles à l'usage indo-européen, diront par ex.: «je l'ai vu dormir»: «l'ho visto dormire»; le roumain devra employer, comme le basque ou le caucasien, la forme participale *l'am vëzut dormind* 'l'ai vu dormant', ou une forme intercalaire «l'ai vu quand, ou comme il dormait»; cette disparition de l'infinitif, ou sa transformation en simple substantif ressort aussi de mots tels que *mâncare* qui serait l'infinitif régulier du verbe *a mânca* (du lat. *MANDUCARE*), et qui n'a que le sens de 'mets', 'repas'; *lucrare* qui devrait être normalement l'infinitif du verbe *a lucra* et qui n'a que la signification du substantif 'travail'; *scădere*, du verbe *a scade*, c'est 'la baisse'; *fire* n'est pas l'infinitif verbal de *a fi*, 'être', mais a la valeur d'un substantif désignant 'un être, une créature', etc. Ainsi, le roumain et l'albanais utilisent des formes très particulières, basées sur l'indicatif présent muni de diverses particules là où les autres langues indo-européennes emploieraient l'infinitif; la grande différence entre les procédés du roumain et ceux des autres langues romanes ressortira, par ex. de la comparaison entre des formes telles qu'en français, je vais *manger*, je pense *partir*, je crois *arriver*, je désire beaucoup te *voir*, etc. et leurs traductions roumaines, soit *me duc la mâncare*, mot-à-mot '(je) me mène à la nourriture'; *am de gând să plec* 'j'ai (de) pensée que je pars'; *mi-e dor să te vëd*, mot-à-mot 'à moi est grand désir que te vois', etc., car on pourrait, en effet, multiplier indéfiniment les exemples de ce genre. Les formes albanaises correspondantes sont analogues à celles du roumain, à la différence près que *the*, dont la prononciation est d'ailleurs à peu près identique, remplace la particule roumaine *să* 'que', qui forme également le subjonctif, composé par cette particule et les formes de l'indicatif, ainsi qu'on l'a vu des expressions précédentes.

La tendance substantivale du verbe roumain (ou albanais) se

manifeste aussi par la facilité avec laquelle les participes passés peuvent être employés comme substituts des infinitifs des autres langues néo-romanes. Au lieu de 'j'ai à faire', on dira ainsi *am de lucru*, c.-à-d. 'ai du travail', ou *am de lucră* 'ai de (ou à) travaillé'; 'j'ai à boire' ou 'je dois boire' aura en roumain le correspondant suivant: *am de băut*, mot-à-mot 'ai à (de) bu'; 'j'ai à habiller mon enfant' sera en roumain *am de îmbrăcat copilul meu*, soit 'ai (à) habillé enfant-le mien'.

Le participe remplit également la fonction du supin latin. Les formes propres non seulement au subjonctif, mais au futur, du latin, pour ne citer que celles-là, dont dérivent, en partie du moins, les formes françaises ou italiennes, etc. correspondantes, ont disparu en roumain pour être remplacées par des formes verbales, où celles de l'indicatif présent, avec l'aide de particules indépendantes ou de l'auxiliaire avoir, tiennent lieu, dans une large mesure, de ces temps. Cette conception simplifiée, et appauvrie largement de son contenu actif du verbe, si différente de celle des autres langues néolatines, correspond, au contraire, parfaitement à ce que nous rencontrons, non seulement en basque, mais particulièrement, en dravidien, où cette tendance se montre peut-être le plus complètement, et en caucasien, et représente donc une tendance commune à toutes les langues du type pré-indo-européen et méditerranéen.

Nous pouvons observer aussi d'autres particularités, peut-être plus significatives encore, parce que nous pouvons en déterminer plus exactement la raison. Ainsi, comme dans la péninsule ibérique, sous l'influence du substrat ou dans certains dialectes serbes ou siciliens et surtout, comme au Caucase, on remarque, en roumain, une différence entre le traitement grammatical des personnes ou des êtres vivants déterminés, et celui des êtres vivants indéterminés, des animaux ou des choses. Ainsi, dans les Pyrénées du Béarn par ex., on fera usage de la préposition *à* devant le complément direct, désignant une personne déterminée, tandis que cette préposition ne sera plus employée, s'il s'agit d'une personne non déterminée, d'un animal ou d'une chose. C'est très précisément l'usage du roumain, où l'on dira: *am văzut pe Jon* 'j'ai vu Jean', mais *am văzut casa* 'j'ai vu la maison', ou *am ucis*

*caînele*¹, alors qu'une pareille distinction est étrangère à l'indo-européen². Elle s'explique par contre, aisément, si on la considère comme une survivance très simplifiée du système de la répartition des noms en classes, ayant leur conjugaison et leur déclinaison propres, selon que ces catégories comprennent des êtres raisonnables, des êtres sans raison, des êtres sexuellement mûrs, des êtres encore impubères, des êtres déterminés, des êtres indéterminés, des choses, etc. Certaines langues paléo-caucasiennes ont jusqu'à huit, parfois, onze de ces classes; ce système, sous une forme plus simplifiée caractérisant aussi les langues influencées par l'ancien chamitique. Sous la même influence du substrat s'est effectuée, en roumain, comme en albanais de nouveau, et en bulgare, la postposition de l'article, qui le singularise, dans ce cas encore, parmi les autres langues néo-latines. On a invoqué, certes, à ce sujet, la faculté qu'avait le latin de procéder à des constructions de ce genre, et même, jusqu'à des exemples scandinaves, mais pourquoi, s'il s'agit d'un procédé latin, plus ou moins courant, *n'y aurait-il eu que le roumain à l'adopter, si ce n'est précisément qu'il était le seul à ressentir aussi fortement les habitudes d'une langue incorporative suffixale, parente du basque, du caucasien, du dravidien, etc., qui ne peuvent, dans leur système, connaître d'autre position que celle du roumain pour l'article*. Du reste, on n'a pas noté avec assez d'attention que l'article est non seulement postposé en roumain, tel par ex. qu'en latin «*homo ille*», mais qu'il devient *partie intégrante du substantif dont il ne peut plus se séparer*; or, si ce n'est nullement l'usage latin, *même là où il y a postposition*, c'est très précisément ce qui arrive en basque, dans les langues caucasiennes ou dravidiennes, conformément à leurs tendances d'incorporer dans le mot, tout ce qui le détermine, par additions successives (ce qui peut aboutir à des mots-phrases ayant vingt ou trente syllabes).

On peut citer, avant de clore cette liste des singularités les plus apparentes du roumain, une autre particularité, qui s'éclaire, de même, par les correspondances que nous lui trouvons en albanais, en basque et en sémitique, etc. Nous pensons ici à la formation

¹ «*ai tué chien-le*».

² Cf. p. 136.

des phrases adjectivales ou comparatives et superlatives, par l'intercalation d'un pronom démonstratif entre le substantif et le qualificatif. Ainsi, on ne dira pas, en roumain ou en albanais, etc., comme dans les langues néo-latines occidentales, «la grande maison, la belle femme», mais *casa cea mare* «maison-la *celle* grande», ou en alb. *Shtëpia e madh* (l'adjectif étant ici, en roumain comme en albanais, le même au mascul. et au féminin.).

Pour le superlatif relatif, le roumain emploiera également le pronom démonstratif intercalé et suivi, cette fois, de *mai* (MAGIS); «la plus belle femme» se dira donc en roumain: *femeia cea mai frumoasa* «femme-la *celle* plus belle», formation qui correspond de près aux formations analogues du basque ou du sémitique, où l'intercalation d'un terme équivalent à *parmi*, *entre* explique bien la fonction de ce démonstratif qui sous-entend «*celle* qui est la plus belle – parmi les belles» –. On verra bien ressortir la ressemblance entre le basque et la construction roumaine de la phrase adjectivale, à laquelle le démonstratif donne un caractère plus emphatique en comparant par ex. les constructions française ou italienne: «le bon pain», «il buono pane» avec leurs traductions basque ou roumaine (ou albanaise): basq. litt. *ogi han ona-da* «pain celui-ci bon le est», ou *paînea cea bună* «pain-la celle bonne». La ressemblance est ici d'autant plus frappante, entre le basque et l'albanais, que celui-ci suffixe l'article à l'adjectif lorsque le substantif n'est pas déterminé. On aura ainsi, en alb. pour «un bon cheval», «cheval bon le». Or, on voudra bien noter que la construction de la phrase basque que nous venons de citer, présente exactement la même particularité, l'article placé non après 'pain' (*ogi*), mais après, *on* 'bon', sans parler de la ressemblance entre la forme de l'art. basque, *a*, et celle de son correspondant albanais. Ces constructions, étrangères à l'indo-europ. et aux autres langues romanes, présentent, en revanche, des ressemblances très marquées avec des constructions sémitiques, ainsi, par ex. une phrase du type *casa care am văzut-o*, «maison la que ai vue-la (ou elle)»; trouve son parallèle exact dans l'hébreu et, en général, les langues sémitiques.

Pour ne pas trop allonger cette étude, nous nous limiterons ici à ces particularités du roumain.

Au terme de cette étude, trop sommaire d'ailleurs pour être autre chose qu'une recherche préliminaire – qui incitera, espérons-le, d'autres à explorer ce champ, encore à découvrir – il est cependant déjà possible, à ce que nous pensons, de dégager quelques conclusions que l'avenir pourra préciser.

Nous les définirons provisoirement ainsi:

1° l'influence du substrat pré-latin de la région balkano-carpathique a été plus considérable sur le roumain, et surtout sur le roumain méridional ou macédonien, qu'on ne le pense généralement;

2° ces influences ne sont d'ailleurs nullement d'origine thrace, ainsi qu'on l'a soutenu trop souvent, bien à tort, car, de proprement thrace ou daco-thrace, dans les éléments pré-latins ou «autochtones», du lexique roumain, nous n'avons pu trouver, jusqu'ici du moins, à peu près *rien*;

3° ces éléments, phonétiques, grammaticaux ou lexicaux s'expliquent, par contre facilement, à l'aide du basque, des langues caucasiennes, et même, des lointaines langues dravidiennes, et du hamito-sémitique. Les particularités, qui singularisent le plus, par conséquent, le roumain (en dehors des apports slaves et hongrois; grecs et orientaux en seconde ligne) parmi les autres langues néo-latines, proviennent donc d'un très ancien substrat «méditerranéen», au sens le plus large du mot, dont les traces sont surtout évidentes, comme de juste, dans le roumain macédonien et en albanais.

4° De même que l'absence de restes appréciables daces en roumain, nous fait penser que l'on a beaucoup exagéré l'importance des Thraces dans la formation du peuple roumain, l'existence, en revanche, de très nombreuses ressemblances, dont nous n'avons signalé ici que quelques-unes, mais qui sont bien connues par ailleurs, entre le roumain et les dialectes du Sud de l'Italie, nous obligent à admettre, à l'encontre de la plupart des historiens, qu'une forte proportion *d'immigrants du sud de l'Italie*, a contribué à la constitution du peuple roumain, dont les ancêtres balkano-carpathiques comprenaient déjà une part notable de «Méditerranéens», qui lui ont transmis les éléments linguistiques pré-indo-européens, que nous avons indiqués au cours de ces pages.

Comme ces affirmations et, en particulier, celle concernant l'in-

signifiante de la contribution daco-thrace risquent, tant les traditions même fausses sont difficiles à détruire, d'être contestées, nous allons nous attarder quelque peu sur ce point.

1° Pour ce qui est des noms propres, nous avons déjà indiqué que les noms des *Carpathes*, celui des *Karpi*, et *Karpi-loi* du sud et du nord de la Thrace, dérivent d'une racine *Kar*, fort répandue dans les langues pré-indo-européennes de la Méditerranée, et qui n'a, par conséquent, rien à voir avec les Thraces, indo-européens venus du nord relativement tard, et peu de siècles avant notre ère. Le nom du dieu « thrace », par excellence, « *Bacchus* », ou « *Bakchos* » est à rattacher à la forme *Baca*, *bacca*, désignant le raisin et le vin, en ibérique, et dans les langues pré-indo-eur. de la Méditerranée. Quant aux quelques rares noms communs qu'on a voulu considérer, en roumain, comme d'origine dace, nous constatons, que *mazàre*; *modhule* en albanais 'pois' s'explique facilement par le « méditerranéen » pré-indo-européen¹; quant à *amallusta*, petite plante dont on faisait des tisanes, elle est composée de *mal* ou *amal* 'ce qui est doux' en basque, hamito-sémitique et caucasien, et de la terminaison - *ust* qui est méditerranéenne; ligure, selon V. Bertoldi et G. Alessio, et qu'on peut également rapprocher des suffixes ligures et méditerranéens bien connus, tels *asa*, *asca*, *este*, *est*, *ist*. Parce qu'on avait retrouvé ce suffixe dans l'ancien nom de Trieste, *Tergeste*, et que l'albanais connaît le suffixe -*shte* ou -*eshte*, qui a servi autrefois à former des collectifs ethniques, et qui est employé aujourd'hui pour des dérivations adjectivales, on a soutenu (voir, par ex. Graur, *Romania*, LIII, 544. Al. Rosetti, *Istoria limbéi române*, II, p. 51 et 52, etc.) que ce suffixe albanais de même qu'*escu-* et le collectif dérivé *eshti*, en roumain, provenaient d'un suffixe -*st*, -*est*, -*este* illyro-thrace. Mais, Herbig a démontré, il y a déjà longtemps, (cf. *Indo-germanische Forschung*, XXVII, 1916/17) la nature pré-indo-européenne de ce suffixe collectif, qui se retrouve d'un bout à l'autre de la Méditerranée, dans des régions où jamais, ni Thraces, ni Illyriens n'ont pénétré; rien qu'en Etrurie, Herbig a pu en dénombrer plus de deux cent exemples. Il avait d'ailleurs souvent

¹ *azzara*, prélat. de Sicile, 'pois'; termes analogues en dravid.

un caractère adjectival, comme il l'a conservé aujourd'hui encore en roumain et en albanais. Parmi les noms ethniques on peut mentionner, entr'autres, celui des *At-este*, en Vénétie; des *Apenestæi*, dans le sud de l'Italie; des *Penestæi*, de Thessalie, population «pélasge» selon Atheneus, c'est-à-dire pré-indo-européenne; des *Pal-æstæi*, d'Épire, dont on peut rapprocher celui des *Palai-stini* sicanes, et des *Palaisati*, de Crète, qui seraient les ancêtres des Philistins, etc. Des noms de localités, contentons nous de citer encore les nombreuses *Seg-este*, d'Ibérie, du sud de la Gaule, de la Ligurie, de l'Afrique du Nord (*Theg-este*), de la Sicile; *Al-est* (auj. *Alais*, dans le midi de la France); *Andr-esti*, dans les Pyrénées; *Berg-ista*, *Bel-ista*, en Ibérie; *Ram-istà*, *Calaristæ*, *Jov-ista*, *Son-istà*, en Pannonie; les villes d'*Arn-estum* et de *Præn-esta*, en Italie centrale. Si on retrouve donc ce même suffixe chez des populations de l'ancienne Balkanie, comme chez les *Ling-istæi*, les *Or-estæi*, les *Kurr-estæi*, les *Arnvistæi*, de Macédoine; les *Burd-isti*, de Thrace, ainsi que dans des noms de localités, comme *Terg-este*, *Big-este*, etc., en Illyrie; *Drab-esclus*, dans la Thrace méridionale, etc., on ne saurait avoir de meilleure preuve, non pas du caractère illyrien ou thrace de ces formations, mais bien, ou contraire, de la persistance profonde des éléments pré-indo-européens et pré-helléniques dans la péninsule balkanique encore à l'époque historique. On pourrait, en effet, ajouter à ces noms, encore bien d'autres de la même origine, comme celui de *Pella*, la capitale de la Macédoine (*pella*, en pré-hellénique désignant une hauteur rocheuse), celui des Pelagones, du sud de la Thrace et de l'est de la Macédoine, où l'on retrouve le même radical, et qui étaient des «autochtones» aux dires des historiens anciens, etc.

C'est dans ce contexte qu'il faut donc envisager l'existence en albanais et en roumain des suffixes d'origine, ou dérivatifs au singulier et collectifs au pluriel, *-šte*, *-escu*, *-ešti*, si vivaces encore dans ces deux langues. La toponymie du sud de la Roumanie, où précisément les influences «méditerranéennes» ont été les plus fortes, présente un nombre infini de noms de localités de ce type, à commencer par celui de la capitale, *Bucur-ešti*. Contrairement à l'opinion de ceux qui voulaient voir dans le suffixe roumain *-escu*, *-ešti* une continuation du suffixe lat. *-iscus*, Graur a soutenu que

ce dernier, comme le suffixe grec *-iskos*, ne formait que des diminutifs, sans indiquer une appartenance ou une collectivité, ainsi que c'était le cas pour les suffixes pré-indo-européens mentionnés plus haut, dont les suffixes albanais et roumain continuent la fonction. On peut, en échange, souligner que le suffixe locatif et collectif *-dava* – celui-ci authentiquement thrace –, a complètement disparu, sans laisser aucune trace, de la toponymie roumaine, ou balkanique. Cependant, la thèse de A. Graur ne nous paraît pas complètement acceptable; s'il est exact que, de toute la «Romania», le suffixe ancien *-est*, *-ešte* n'a survécu qu'en albanais, et dans la toponymie roumaine, on ne peut pourtant dire, au témoignage de l'italien, que le latin *-iscus* n'avait qu'une valeur diminutive, et non aussi adjectivale et indicative d'origine. C'est pourquoi, nous pensons qu'en roumain *-escu* provient bien du lat. *-iscus*, mais qu'il s'est confondu, particulièrement au pluriel, avec l'ancien collectif autochtone *-este*, *-esht*, ce qui lui a assuré une vitalité et une diffusion, qui lui ont manqué dans les autres parties de la «Romania», où le latin a éliminé plus complètement les restes des anciennes langues pré-indo-européennes, et où son œuvre a été parachevée par les invasions germaniques. On peut noter, du reste, à ce sujet, que c'est essentiellement dans la Valachie Danubienne, où les influences méditerranéennes ont été les plus fortes et les plus tenaces, que les suffixes *-escu*, *-ești* sont très fréquents, tandis qu'ils sont plus rares en Moldavie, dans l'est du domaine du roumain au Nord du Danube et manquent presque complètement en Transylvanie, de même que les noms en *-este* font défaut dans l'ancienne toponymie de cette région.

Nous verrons, du reste, que les autres termes attribués à l'illyrien ou au thrace, du roumain ou de l'albanais, ne sont pas plus «indo-européens» que ceux que nous venons d'examiner.

Ainsi, l'albanais *rè*, *ren* 'obscurité, nuage', qui dériverait d'un illyrien *rèn-os*, se rattache aussi de la manière la plus évidente à la racine *re*, *ra-s*, *re-th* ayant le même sens d'«obscurité, crépuscule», etc., qui se rencontre aussi bien en basque qu'en caucasien du N-E, en chamito-sémitique et en dravidien (Telougou). Le prétendu terme illyrien est donc aussi peu indo-européen que possible. Il en va de même pour un autre mot, attribué également à

ce mythique illyrien; *rix-on* ou *rik-on*, ayant le sens d'«estuaire, golfe», et qui se rattache tout aussi simplement à la famille pré-indo-européenne, basque, ibérique, caucasienne, et même hamitique d'Afrique (avec *rija* 'source'), des divers *rec*, *rek-a*, *a-rrec*, *e-rreka*, désignant un cours d'eau, un chenal, une rivière encaissée¹.

Nous montrerons dans nos listes étymologiques que l'alb. *ragali*, ou le roum. *argea* (*argella*), qu'on avait aussi généreusement alloué à l'illyrien, sinon au thrace, est de même un mot «méditerranéen», connu aussi bien en Ligurie, dans le Latium pré-latin, qu'en Macédoine.

L'alb. *bir* 'fils', que l'on a voulu dériver d'un «dace» *buroi*, *buris* n'est qu'une variante du «méditerranéen» *ber*, *berre*, *bur*, *beri*, *bar*, que l'on retrouve en basque, en chamitique d'Afrique, en Peul, en sémitique, en Laze et Tchtchène, du Caucase du N.E. (v. *Revue d'Etudes Onomast.* N° 2, 1951), pour désigner un enfant, un être nouveau (ou étranger), mais surtout un fils. Le nom, soi-disant illyrien ou thrace, du Jupiter *Menzanae* s'est révélé, comme nous l'avons également déjà indiqué, n'être que la forme adjectivale de *manz* ou *menz* 'jeune animal', dont le radical se rencontre, avec toujours le même sens, du dravidien au caucasien, à l'albanais, au vieux ligure, etc. Quant aux *Messapi-ens*, dont il était une divinité, ces prétendus Illyriens portaient le moins indo-européen des noms, car celui-ci s'explique très facilement par le pré-hellénique, le caucasien, et l'égéen *messe*, *messa*, désignant la culture, la récolte, la moisson, - *pi* étant le suffixe collectif ethnique - *pi*, *bi*, *be*, de l'égéen et du caucasien, de même que le pluriel -*ar*, de l'albanais moderne, est identique à celui du basque et de diverses langues caucasiennes. C'était le peuple des cultivateurs, des fermiers, des «Boers»². A en juger d'après ces exemples, on peut croire que la plupart, sinon la presque totalité, des mots peu nombreux que l'on avait voulu accorder au thrace ou à l'illyrien, ne sont pas plus indo-européens que ceux-ci. Le

¹ Le thème *r* pour indiquer l'eau courante paraît, d'ailleurs, commun au pré-indo-européen (ou ham. Sém.) et à l'I.-E.

² Il est probable que les Messapiens, à l'origine des méditerranéens comme les Pélasges, avaient été plus tard indo-européanisés par les Osques.

nom de la Dardanie serait peut-être un des rares à échapper au massacre, mais à condition que l'on renonce à le rattacher au nom albanais de la poire, *dardè*, comme on l'a fait jusqu'ici. Dans ce cas, en effet, de par sa parenté avec le basque *u-dare* (poire également), son origine méditerranéenne ne ferait plus de doute. Mais, en réalité, on n'avait pas assez remarqué, qu'il était peu vraisemblable que le nom d'un arbre fruitier, relativement aussi rare que le poirier – et qui, pour comble, paraît n'avoir été introduit que très tardivement à l'intérieur de la péninsule des Balkans – ait été donné à toute une province montagneuse et sauvage et, à un peuple qu'on conçoit difficilement comme étant celui de sages horticulteurs.

Il est donc beaucoup plus probable qu'une graphie défectueuse et trop portée à l'euphonie a déformé le nom des *Drudani*, ou «hommes des forêts», du rad. I.-E. *dru* 'arbre', que l'on a encore en albanais, en celui de *Dardani*, qui ne voulait rien dire. La «Dardanie» ou plutôt *Drud-anie*, qu'ils habitaient à l'intérieur de la péninsule balkanique répondait, d'ailleurs, parfaitement à cette désignation de «pays des forêts».

Le Prof. V. Pisani a montré de son côté (v. *Pannonia*, 1937, *Il problema illirico*) en soumettant à une critique serrée les listes de toponymes et patronymes attribués à l'illyrien par H. Krahe, que la plupart de ceux-ci, et, en particulier, tous ceux comprenant le groupe *-nl* ou *est, ua, ona, -ur* étaient certainement d'origine pré-indo-européenne et n'appartenaient pas à l'illyrien, si on considère celui-ci comme une langue indo-européenne. On a mentionné encore un illyrien *salia*, d'où serait dérivé l'albanais *sàlà*, plante de marais, mais on sait, par les études des linguistes italiens, tels C. Battisti, B. Bertoldi, Fr. Ribezzo, que *sala* est aussi un terme pré-indo-européen très répandu, désignant en effet, des lieux humides, des marécages, des rivières.

Dans l'ancien nom, soi-disant illyrien de la ville de *S-Kodrà*, qui s'est maintenu jusqu'à nous en albanais (mais, plus connu à l'étranger sous la forme turque de *Scutari*), on retrouve clairement le pré-indo-européen *kodrè* 'hauteur abrupte, montagne', ce qui correspond tant à la position de la cité au pied d'une montagne qu'à celle de l'antique citadelle, sur une hauteur aux pentes

escarpées, le *s* prothétique étant, comme on le sait, un intensitif « méditerranéen », (voir J. Schrijnen)¹.

A en juger d'après le nom du chef, du roi en phrygien, frère du thrace, cette langue aurait été tout aussi pénétrée d'éléments non indo-européens que le thrace d'Europe. En effet, *bal-en* 'roi, princeps', se rattacherait directement à *bal*, *bhàla* 'front' ou *bel*, *belhar*, *böl*, du caucasien, du basque, du dravidien, et correspondrait du reste très exactement au *frunt-aš* 'premier, notable' en roumain, adjectif et substantif peu roman, malgré sa base latine. Si *bal-en* était une erreur de copiste et devait se lire *bat-en*, le terme s'encadrerait par contre, dans les nombreux *bat-on*, *bat-en*, désignant le chef, le prince, en lybien, dans les langues caucasiennes etc. du rad. non-i.-européen, de nouveau: *bat*, *bad* 'un, le premier, « princeps »'.

Dans le soi-disant « thrace » *baita* 'tente de peau', analogue, du reste, au pré-indo-européen des Alpes *baitá* 'cabane', qui se rencontre également dans les Pyrénées de Navarre, nous n'avons de toute évidence qu'une légère variante de la forme sémitique, basque, dravidienne, et hamitique: *bit*, *byt*, *bet*, *beth*, *beit*, *bait*, désignant une habitation, un abri, un lieu habité. L'illyrien *bytion*, l'anc. grec *bélēs* 'partie interdite du temple' (Hésych., C. Battisti) ont naturellement la même origine pré-indo-européenne.

On a soutenu aussi que l'alb. *man* 'framboise sauvage, mûre' dériverait d'un thrace *manti* ou *mantua*, mais l'existence de *mani*, avec le même sens, dans les dialectes des Alpes centrales, et dans le Frioul, où les Thraces n'ont jamais habité, est la preuve qu'il s'agit de nouveau d'un terme « méditerranéen », comme de celui désignant la vache, en alb. (*lobè*), et dans les dialectes alpestres de

¹ On a également fait voir que la plupart des patronymes cités par H. KRAHE n'avaient pas les caractères communs aux patronymes I. E. On connaît du reste fort mal, en réalité, le thrace et l'illyrien: Du premier on ne possède qu'une seule inscription, qui n'a pu être encore déchiffrée d'une manière satisfaisante. On a du phrygien environ une centaine de courtes inscriptions, mais elles sont, en général, rituelles et funèbres, de sorte qu'elles se répètent, et fournissent un matériel peu varié. L'illyrien est, à peu près, dans la même situation, ainsi que le messapien, car bien que les inscriptions soient au nombre de quelques centaines, leur brièveté, et leur nature, ne permettent pas non plus d'en tirer grand' chose.

la Suisse centrale (*liob*), et qui se retrouve, ayant la même signification, dans le hamitique couchite de l'Afrique orientale. Les langues parlées dans les Alpes avant l'expansion indo-européenne étant apparentées au proto-hamitique, comme l'ancien ligure.

L'illyrien nous apparaît ainsi, du moins dans les Balkans, à l'instar du dace, comme une langue en voie d'extinction, et toute chargée d'éléments étrangers, autochtones et non indo-européens qui l'ont vite dénaturé. Ces langues étaient parlées par une petite minorité de conquérants, venus du nord, et rapidement absorbés par les populations « méditerranéennes » qu'ils avaient subjugués. L'albanais ne continue ainsi l'illyrien indo-européen primitif que partiellement; pour ce qui est du roumain, un examen plus sérieux ne permet guère de déceler d'éléments thraco-daces, d'origine indo-européenne, dans sa construction, alors qu'au contraire, les traces d'un substrat linguistique « méditerranéen » (qui a largement pénétré, peut-être, le dace lui-même) à affinités basco-caucasoïdes¹, et même chamito-sémitiques et dravidiennes y sont encore très vivaces, pour peu que l'on se donne la peine de les chercher. C'est à ce substrat commun que le roumain doit une partie de ses ressemblances avec les dialectes du sud de l'Italie (tandis qu'il en présente peu avec ceux du nord, où les influences « méditerranéennes » ont été plus complètement éliminées) et, dans une moindre mesure, avec l'espagnol.

Il semble que l'on puisse tirer de ces constatations aussi quelques conclusions quant à la formation démographique du peuple roumain. Le rôle du thraco-dace semble avoir été *très faible*, et il convient d'accorder créance aux historiens romains, qui avaient affirmé que les Daces survivants, après la conquête romaine, s'étaient retirés vers le nord où ils ont été absorbés par les populations locales: Germains, Slaves ou Lithuaniens, dont ils ne devaient pas beaucoup différer puisqu'ils ont disparu sans laisser de traces. La population demeurée sur place en Dacie et colonisée par les Romains aurait été composée ainsi, particulièrement, par les descendants des anciens habitants, « méditerranéens » de race,

¹ C'était, du reste, déjà l'opinion soutenue par P. HAUPT, dans *American J. of Philology* (vol. 45, 258) ainsi que par l'auteur dans *Les peuples Européens*, Neuchâtel 1946, p. 585-635.

et de langue, qui avaient subi l'occupation dace, relativement brève d'ailleurs. Ce sont ceux-ci, qui auraient transmis les éléments linguistiques pré-indo-européens dont nous avons cherché les origines.

On pourrait objecter, à première vue, que les historiens de l'antiquité, qui ont parlé des guerres contre les Daces et les Illyriens, n'ont pas signalé l'existence d'autres populations dans ces régions, mais ce silence n'a, à notre avis, aucune valeur probante. Songeons en effet à des événements beaucoup plus proches de nous, et dont beaucoup d'entre nous ont été les contemporains à l'âge du télégraphe et des correspondants de guerre, par ex. à la guerre des Boers du début du siècle. On a relaté pendant plusieurs années, en grand détail, dans tous les journaux du monde, et même de nombreux livres, les péripéties de cette guerre, comme si en Afrique du Sud, il n'y avait eu *que des Anglais et des Boers*, alors que ces derniers, ne formaient – et ne forment encore – *qu'une petite minorité*, moins du quart de la population totale, qui est composée surtout de Noirs. C'est que les belligérants *seuls* intéressaient nos chroniqueurs du début du siècle, et l'on peut penser qu'il en allait exactement de même lors des campagnes contre les Illyriens et les Daces, *seuls maîtres et guerriers* sur leurs territoires, que les populations antérieures continuaient, sans doute, comme les ilotes de Sparte, à cultiver. La mort héroïque du roi dace Decebal et de sa noblesse, lorsqu'il vit la guerre perdue, est une raison de plus de croire à la tradition romaine de l'expatriation volontaire de ce qui restait de ce «peuple de seigneurs», qui préféraient la mort ou l'exil au joug du vainqueur. Il n'y a rien d'étonnant, ainsi, à ce qu'il ait laissé si peu de traces dans la constitution anthropologique ou dans la langue du peuple roumain. Les conditions sont donc ici tout à fait différentes de celles rencontrées en Gaule, où tant de peuples gaulois ont «collaboré» dès le début avec les Romains et où même ceux qui ont combattu les envahisseurs, tels Vercingétorix et ses chefs, ont choisi de se rendre plutôt que de se suicider et d'opter pour un total et irrévocable refus de pactiser.

Il y a encore, quant à la constitution du peuple roumain, une autre opinion répandue à corriger, et ce faisant nous pensons

éclaircir certains problèmes linguistiques du roumain. Si, comme on l'a soutenu, la colonisation romaine en Dacie s'était effectuée essentiellement grâce aux vétérans des légions et à des immigrants recrutés surtout dans les provinces balkaniques ou orientales de l'Empire, le latin danubien aurait été le latin officiel, le latin commun impérial et n'aurait pu avoir aucun trait dialectal italien, d'autant plus que les légions stationnées en Dacie avaient été déjà longtemps en garnison, dans la Croatie ou la Macédoine d'aujourd'hui, et que les éléments auxiliaires provenaient aussi bien de Batavie que de l'Afrique du Nord, de la Syrie et de la Grande Bretagne. Or, le roumain, loin de dériver plus, peut-être, du latin administratif et savant que du latin populaire, comme le français, a des traits non seulement plus exclusivement populaires, mais beaucoup plus nettement dialectaux. Et l'on peut facilement en déterminer l'origine géographique; ces traits dialectaux proviennent du latin parlé et déformé dans les Abruzzes et le sud de la péninsule italienne, comme l'a bien montré, entre autres, le Prof. J. Jordan, dans divers travaux publiés tant en Allemagne durant l'entre-deux guerres qu'en Roumanie (cf. par ex. *Dialectele italiene de Sud si limba română*, *Arhiva*, Yassy, vol. XXX-XXXV, 1923-1928¹).

De son côté, le Prof. G. Rohlfs, profond connaisseur des dialectes du sud de l'Italie, a écrit, il y a déjà assez longtemps, (*Die Quellen des Unteritalienischen Wortschatzes*; *ZRPh.* 1926, Heft 1-4, p. 135-164) que, tandis que les éléments d'origine latine du vocabulaire des dialectes du sud de l'Italie se distinguaient très sensiblement de ceux qu'avaient conservés les dialectes de la Toscane et ceux du nord de l'Italie, ils présentaient «une concordance vraiment frappante avec le roumain, à l'est, le sarde et l'espagnol, à l'ouest». M. Bartoli avait aussi insisté

¹ Le Prof. P. AEBISCHER, de l'Université de Lausanne, fait également observer que le dépouillement des listes patronymiques romaines de la péninsule ibérique met en lumière la provenance de l'Italie *du sud*, de la majorité des officiers, fonctionnaires, ou magistrats, et surtout des négociants et simples particuliers, dont les noms y figurent. L'Italie du sud était ainsi, déjà, comme aujourd'hui vers l'Amérique, un grand centre d'émigration vers l'Ibérie, et plus tard, vers la Dacie.

sur l'unité, au sein de la Romania, de ce qu'il appelait le groupe appennino-balkanique. Les ressemblances affectent non seulement le vocabulaire, mais aussi des particularités grammaticales, comme la disparition de l'infinitif, etc. Les ressemblances phonétiques sont aussi nombreuses que significatives. Ainsi, pour n'en citer que quelques unes, on mentionnera seulement les transformations de certaines consonnes, de caractère spécifiquement « méditerranéen », dont beaucoup sont communes au Sud de l'Italie, à divers parlars ibériques, aussi bien qu'à l'albanais, souvent au roumain de Macédoine, et, parfois, au roumain du nord du Danube. On verra, par ex., pour ce qui concerne les mots dérivés du latin (avec plusieurs correspondances, en basque pour les mots d'origine basque même, ainsi qu'en Dravidien, dont le phonétisme, comme l'auteur l'a déjà montré dans la *Revue Int. d'Etudes onomastiques*, N° 2, 1951, présente beaucoup d'analogues avec celui du basque), *ct* devenir *pt* (*ft* en albanais; *f* en albanais répondant souvent, comme en arabe et en sémitique méridional, sinon aussi en berbère, mais, peut-être, sous une influence arabe relativement récente, à *p*). On peut signaler également, parmi ces cas, les passages phonétiques de *gn* à *mn* ou *n*; de *nt* à *nd*; *mp* à *mb* (en alb.); *nd* à *nn*; *mb* à *mm* dans les dialectes de l'Italie du Sud: Napolitain, Sicilien, Calabrais du nord, dialecte des Abruzzes, du Molise, comme en albanais. Dans cette langue, comme dans ces dialectes, *é* se transforme en *i* et *o* en *u* si la voyelle suivante est *i* ou *u*. Il y a là, par conséquent, une tendance à l'harmonie vocalique analogue, en partie, à celle du roumain, ce qui tendrait à renforcer l'opinion que cette dernière est beaucoup plus d'origine « méditerranéenne », qu'hongroise ou coumane. L'assourdissement très fréquent des voyelles non-toniques, la conservation de l'*u* latin, la transformation de l'*e* initial non accentué en *a*, de *o* en *u*, des phénomènes d'affricatisation, en général, très semblables, voilà quelques-uns des points communs, du roumain et de ses dialectes ainsi que des dialectes du sud de l'Italie (et en partie de la Sardaigne), sans parler des autres particularités déjà signalées, qui en font – avec l'albanais – un groupe néo-latin à part, chez lequel les influences pré-indo-européennes sont restées plus marquées.

C'est pourquoi, G. Rohlfs déclarait: «diese sprachlichen Übereinstimmungen ... dürften kaum auf dem Zusammenwirken zufälliger Umstände beruhen, sondern *sie erklären sich aus alten ethnischen Zusammenhängen. Von Süd-Italien aus wurde einst Sardinien kolonisiert, und auch die Pyrenäenhalbinsel wie die Balkan-gegenden werden schon in ältester Zeit den größten Teil ihrer römischen Kolonisten aus Süd-Italien bezogen haben*» (travail déjà cité). Il rejoint ainsi l'opinion, fondée sur l'épigraphie, du Prof. P. Aebischer, que nous avons déjà mentionnée.

C'est, du reste, dans ces régions du sud de l'Italie que l'influence des anciennes populations pré-indo-européennes de l'Italie – apparentées, comme nous le savons mieux aujourd'hui, aux populations pré-helléniques de la Grèce et des régions danubio-balkaniques – était la plus forte. En Lucanie, par ex., les dialectes pré-latins des descendants des aborigènes n'ont disparu définitivement qu'à la fin de la république, et la toponymie de l'époque impériale y est presque entièrement d'origine pré-indo-européenne. Les ressemblances entre les dialectes du sud de l'Italie, l'espagnol et l'albanais ou le roumain, s'expliquent ainsi d'autant mieux, que les habitudes linguistiques pré-latines des diverses régions où ces langues ont été parlées ou formées étaient à peu près identiques; l'immigration des colons du sud de l'Italie renforçait donc d'autant plus facilement des tendances préexistantes et maintenait souvent ce qui avait survécu de l'ancien trésor lexical. Contre cette hypothèse, on ne saurait invoquer l'absence de confirmation dans le matériel épigraphique des provinces danubiennes. Les inscriptions se réfèrent ici en effet, essentiellement, aux représentants des autorités, aux militaires et à la fraction la plus riche de la population romaine ou romanisée. Comme de nos jours, l'habileté des Grecs ou des habitants de la Syrie (et de l'Asie Mineure, grecque à l'époque) à amasser de l'argent, avait dû sûrement faire d'eux la partie essentielle de la population aisée et lettrée, de celle que l'on pourrait appeler «de niveau épigraphique». Mais les descendants des autochtones «méditerranéens», les colons de l'Italie du Sud, bien que les plus nombreux, étaient, en majorité, non des commerçants ou des prêteurs d'argent, mais des cultivateurs ou, comme aujourd'hui encore, des

maçons, des artisans, des travailleurs manuels, illettrés sans doute pour la plupart, et dont les inscriptions n'avaient pas à s'occuper.

En outre, il ne faut pas oublier que, pour des raisons de prestige, les populations colonisées ou les classes inférieures adoptent très facilement les noms de leurs vainqueurs ou ceux des classes supérieures. C'est ainsi que les Gaulois ont très rapidement abandonné, dans l'ensemble, leurs anciens patronymes pour des noms latins et que, cinq siècles plus tard, leur descendants gallo-romains ont adopté, presque aussi vite, les patronymes germaniques de leurs nouveaux maîtres. L'Espagne nous a présenté le même phénomène, avec les Romains d'abord, puis avec les Visigoths. Il est plus que probable, par conséquent, que la même chose se sera produite dans les régions danubiennes et que des noms thraces ont été – parfois sinon souvent – des noms adoptés plus anciennement par des personnes qui n'avaient rien de thrace, de même que, plus tard, des noms latins ont caché bien des origines diverses.

Les preuves de la profondeur des influences méditerranéennes et de leur très longue durée dans les régions danubiennes, qui expliquent ces survivances linguistiques, nous ont été, d'ailleurs, abondamment fournies par l'archéologie et l'anthropologie. Les civilisations préhistoriques de Boïan, Bontzesti, Cucuteni, etc., en Roumanie; de Vintchea, en Serbie; de Lengyel et de Vukovar, en Hongrie, pour ne citer que celles-là, sont nettement méditerranéennes, ayant des attaches nombreuses avec les civilisations néolithiques, égéennes, syriennes, et même ibériques. Les porteurs de ces civilisations, et leur type physique nous sont aussi bien connus, en particulier depuis les travaux ethniques de L. Bartucz, sur la préhistoire de la Pannonie. C'étaient des populations très homogènes, de cultivateurs à tête longue, à squelette gracile, de taille moyenne ou petite, et qui représentaient parfaitement, ce qu'on appelle aujourd'hui, le type ibéro-insulaire, dont beaucoup d'Espagnols du Centre et de l'est, les Corses, les Sardes, et les Grecs petits et bruns des îles de l'Egée, là où ils n'ont pas trop subi de mélanges, nous offrent toujours, ainsi que les Berbères, l'image la plus rapprochée (cf. L. Bartucz, *Abriß der Rassengeschichte in Ungarn, Zt. f. Rassenkunde*, 1935, p. 22 et seq.; Tompa und Banner, *25 Jahre Urgeschichtl. Forsch. in Un-*

garn, in *Berichte der Römisch-Germanisch. Komm.* 1934/35, Berlin, 1937; Schliz u. Vassits, in *Archiv f. Anthropol.* Wien, Bd. IX, p. 246 et seq.; Berciu, D., *Repertoriu arheologic de statziuni si descoperiri preistorice in România, Rev. Arhivelor*, VI, 1942; Nestor, J., *Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien, Berichte der Röm. Germanisch. Komm.* Berlin, 1933, p. 11-181; Lebzelter V., *Beiträge zur phys. Anthropol. der Balkan-Halbinsel. Mitt. Anthropol. Ges.* Wien, I, 1923, II, 1933. Pour une vue d'ensemble, voir aussi N. Lahovary, *Les peuples européens*, La Baconnière, Neuchâtel, 1946, p. 513-528). Les recherches de V. Lebzelter, en Roumanie, ont confirmé, d'ailleurs, la permanence, – en particulier dans le plaines de la Valachie – des éléments de race méditerranéenne, dont il a chiffré la proportion à un tiers, sinon parfois, à près de la moitié de la population actuelle (alors qu'ils sont, il est vrai, beaucoup moins nombreux dans les Carpathes de Moldavie ou en Transylvanie). C'est parmi ces Méditerranéens que nous devons chercher, sans doute, les descendants des populations néolithiques, qui nous en ont transmis les habitudes linguistiques (v. V. Lebzelter, *Répartition des types raciaux romano-méditerranéens, en Roumanie. L'Anthropologie*, Paris, 1935, Tome 45). Des «Méditerranéens» semblables, ainsi que l'a montré Drontschilow, se rencontrent également dans la plaine bulgare, et rendent plus compréhensibles les diverses particularités linguistiques communes au bulgare et au roumain, et qui distinguent le premier des autres langues slaves, comme elles distinguent le second des autres langues romanes.

Ce que nous avons dit jusqu'ici éclaire aussi, semble-t-il, le problème des relations albano-roumaines. Il est tout-à-fait inutile, selon nous, de penser, comme on l'a fait parfois, à une sorte de symbiose ancienne pour expliquer les particularités communes au roumain et à l'albanais, ni à des emprunts systématiques de la part du roumain, qui seraient fort peu explicables. Descendant, *en partie, d'une même souche pré-hellénique et pré-I.-E.*, il n'était que naturel de retrouver des éléments *d'un même héritage chez l'un et l'autre, sans qu'il fût besoin d'emprunts.*

Un autre pseudo-mystère doit également disparaître. On a trop insisté sur ce qu'il y avait d'extraordinaire dans la conservation

d'une langue néo-latine sur les rives du Danube, alors que l'occupation romaine de la Dacie n'avait pas duré beaucoup plus qu'un siècle et demi. Mais, tout en reconnaissant la survivance d'éléments romanisés dans l'Ouest de la Transylvanie, même après la fin de la domination romaine, c'est au sud du Danube que s'est conservé, indubitablement, le gros de la population romanisée. Or, ici, la domination romaine, qui y avait débuté sous Tibère (vers 15 de notre ère), n'a pris fin que sous le règne de l'Empereur Mauricius, vers la fin du sixième siècle. Ces latins danubiens seront donc restés en Mésie, *plus de cinq siècles et demi sous la domination romaine, c'est-à-dire plus longtemps que les habitants de la Gaule, ou même que ceux d'une bonne partie de l'Ibérie*. De plus, l'empire d'Orient, a repris pied, plus tard, pendant plus de deux siècles sur le Danube, et même, s'il était désormais grécisé, il avait conservé, dans ses cadres administratifs et militaires, ainsi que dans la phraséologie et la langue du commandement militaire, de nombreuses traces de l'Empire Latin d'Orient. Ces influences gréco-latines ne pouvaient que barrer la route à la slavisation de la population romanisée du sud du Danube et renouer ses liens avec les romanisés de la rive nord. C'est ainsi donc que, pendant plus de sept siècles, les romans du Danube sont *demeurés dans l'orbite impériale. Ils ont pu, par conséquent, non pas moins longtemps, mais au contraire plus longtemps que tous les autres peuples néo-latins, s'imprégner de la civilisation antique, sans perdre cependant complètement leur ancien héritage « méditerranéen »*. C'est cette très longue durée de son existence dans le sein de l'Empire qui nous permet de mieux comprendre la force de résistance que le peuple roumain a montrée jusqu'ici, – et qui ne se démentira pas, nous en sommes convaincus, à l'avenir, – à toutes les entreprises de dénationalisation auxquelles il a été soumis au cours de sa dramatique histoire. (A suivre)

On retrouve cependant en ancien russe une distinction entre le traitement des êtres animés et des objets inanimés qui rappelle en partie l'usage béarnais ou roumain. Il se pourrait qu'il y eût là une influence caucasienne, des langues du type abkaze ayant été parlées anciennement dans une grande partie de l'actuelle Russie du sud.

Grandson

N. Lahovary